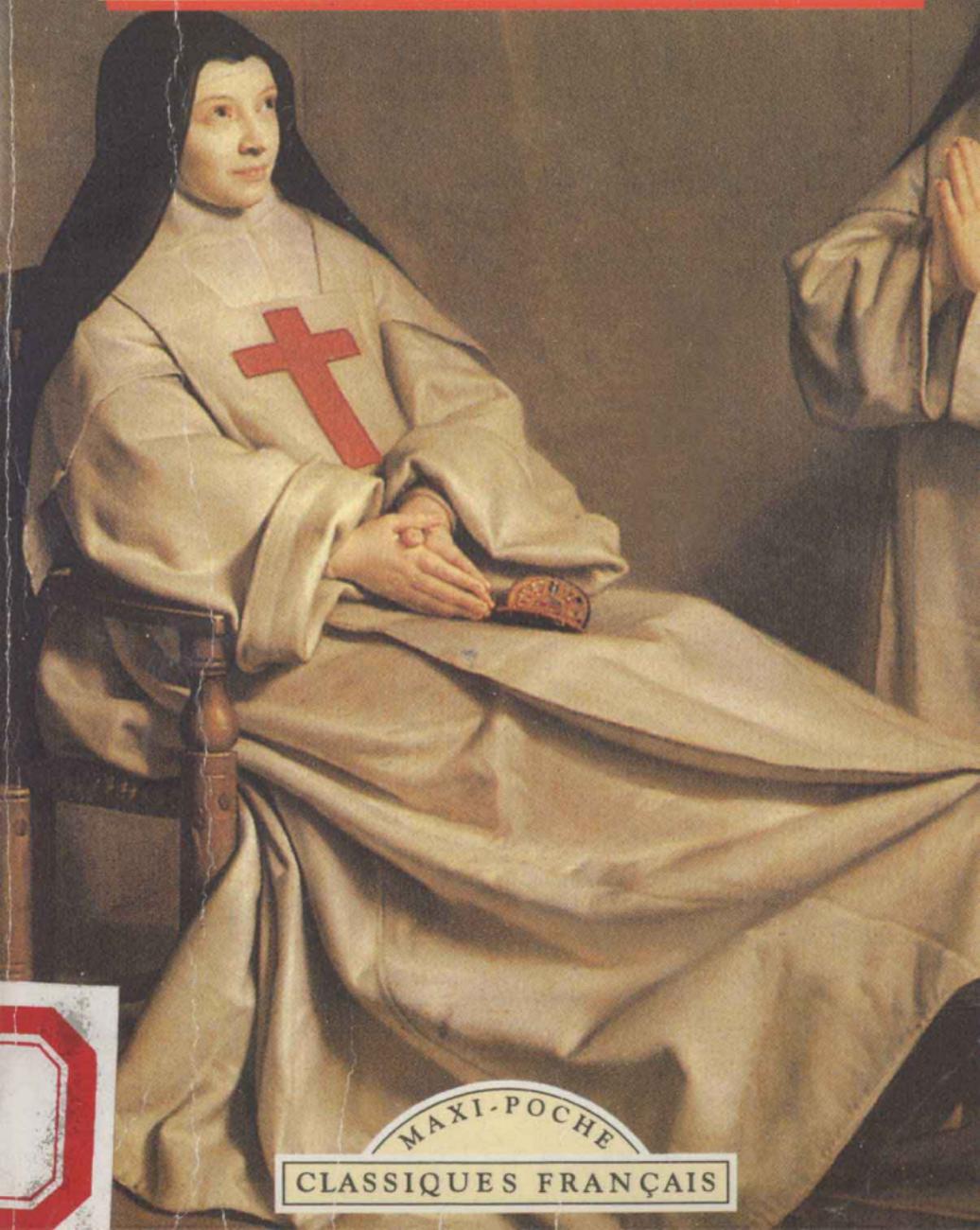


DENIS  
**DIDEROT**

La Religieuse



MAXI-POCHE

CLASSIQUES FRANÇAIS

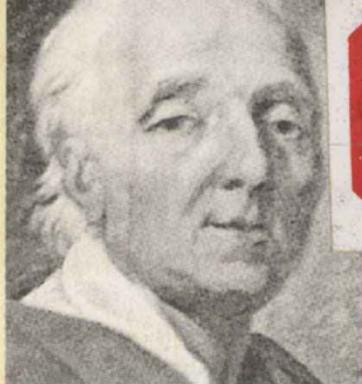
DENIS  
**DIDEROT**

La Religieuse



MAXI-POCHE

CLASSIQUES FRANÇAIS



*La Religieuse* (écrite en 1760, publiée en 1796) fut inspirée à Diderot (1713-1784) par un fait divers qui l'indigna : un procès perdu par une jeune religieuse qui voulait renoncer aux vœux auxquels l'avaient contrainte ses parents et qui dut reprendre le voile.

Ce roman, suite des confidences qu'une jeune fille révoltée envoie à un marquis afin qu'il l'aide à s'enfuir du couvent où elle est retenue prisonnière, fit scandale parce qu'il révélait au public le drame des vocations forcées, mais aussi parce qu'il décrivait malicieusement, derrière les hauts murs des institutions religieuses, des mœurs dignes de ce siècle libertin.

On retrouve, dans ce chef-d'œuvre d'esprit, toute la grâce d'écriture, l'art de la satire, la truculence et aussi l'idéal de liberté de l'un des grands génies littéraires français, maître d'œuvre de la colossale *Encyclopédie*, philosophe de la liberté et du bonheur de vivre...

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 2-87714-189-6



9 782877 141895

## LA RELIGIEUSE

© 1993, Booking International, Paris

此为试读, 需要完整PDF请访问: [www.ertor.com](http://www.ertor.com)

*DIDEROT*

*La Religieuse*



## DIDEROT 1713-1784

Denis Diderot naît le 5 octobre 1713, à Langres, dans l'Est de la France. Son père, bourgeois aisé, est coutelier. Cet homme pieux voudrait que son fils soit prêtre. Mais l'enfant, par ailleurs très curieux de nature, n'a pas la vocation, et obtient, à 19 ans, après de brillantes études de philosophie et de théologie à Paris, le diplôme de maître ès-arts.

Pendant dix ans, il fréquente les cafés littéraires, parmi lesquels le café Procope, où il côtoie Buffon, Voltaire, D'Alembert..., et survit en étant précepteur, en écrivant des sermons pour prédicateurs en manque d'éloquence, et en « empruntant » de l'argent à des prêtres en leur faisant croire qu'il va entrer au séminaire...

En 1741, il épouse secrètement Antoinette Champion, une lingère, ce qui le brouille avec son père. Pour faire vivre deux ménages — il entretient aussi une maîtresse —, il traduit des ouvrages d'anglais. C'est ainsi qu'on lui propose, en 1747, d'adapter l'*Encyclopédie* de l'Anglais Chambers. Il demande l'aide de D'Alembert, un mathématicien spirituel prisé dans les salons, de Buffon, de Montesquieu, de Jean-Jacques Rousseau, de Necker... Lui-même, se souvenant qu'il est fils d'artisan, se charge de la rédaction des « arts et métiers ». La plus grande aventure intellectuelle du XVIII<sup>e</sup> siècle — le premier dictionnaire moderne — est lancée. Le premier

tome paraît en 1751. Le second l'année suivante, et l'*Encyclopédie* est, pour la première fois, mais non la dernière, condamnée par les autorités. Cette « guerre » entre philosophes et pouvoir va durer vingt ans.

Diderot a déjà, pour avoir attaqué les bases traditionnelles de la religion, été inquiété : Ses *Pensées philosophiques* (1746) ont été condamnées par le Parlement et brûlées devant le Palais de Justice, pour impiété ; sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (où il met en doute l'existence de Dieu) a été le prétexte, en 1749, à une condamnation à trois mois de prison. La police le surveillait depuis la parution, l'année précédente, des *Bijoux indiscrets*, un roman grivois qui mêle allusions à la vie à la Cour et considérations sur l'art et la morale.

Entre deux articles pour l'*Encyclopédie*, Diderot écrit pour le théâtre : *Le Fils naturel* (1757, joué en 1771), *Le Père de famille* (1758), des romans : *La Religieuse*, et un éclatant dialogue, *Le Neveu de Rameau* (1762). Ce philosophe bon vivant, qui bénéficie de la protection des politiques éclairés (Malesherbes, Sartine, directeurs de la Librairie royale) reçoit ses amis, Voltaire, Grimm, les peintres Greuze et Chardin... et la noblesse européenne dans les salons des autres, son acariâtre épouse lui faisant des scènes constantes.

Il a rencontré, en 1756 Sophie Volland, avec laquelle il entretiendra une *Correspondance* pittoresque et pleine de vie. L'impératrice Catherine II de Russie, « despote éclairé » et admiratrice du philosophe, lui achète en 1765 sa bibliothèque, tout en lui en laissant l'usage : manière élégante de le pensionner. Après avoir écrit *Jacques le Fataliste*, et marié sa fille, il se rend pour un séjour d'un an à la Cour de Saint-Petersbourg en 1773, où son impertinence et sa faculté à se lancer dans d'étincelantes digressions enchantent la souveraine.

En écrivant ses *Salons*, comptes rendus des expositions de peinture et de sculpture faites au Louvre, il invente la critique d'art. Il travaille à ses *Essais sur les études en Russie, sur les règnes de Claude et de Néron...* Voltaire, Rousseau meurent. Puis son ami D'Alembert, en 1783. Début 1784, il est victime d'une fluxion de poitrine, puis d'une crise d'apoplexie qu'il diagnostique lui-même, après avoir appris la mort de Sophie Volland. Son état semble lentement s'améliorer jusqu'au matin du 31 juillet 1784, où ce gourmet qui a toujours avoué son goût pour la gastronomie s'éteint en dégustant une compote de cerises.

L'ampleur de son œuvre ne cessera de surprendre : ce génie de la littérature française a été philosophe, conteur, homme de théâtre, critique, épistolier..., et doué pour tous les genres, tant par l'originalité de ses idées que par la profondeur de sa culture et de ses intuitions.



## LA RELIGIEUSE



La réponse de M. le marquis de Croismare, s'il m'en fait une, me fournira les premières lignes de ce récit. Avant que de lui écrire, j'ai voulu le connaître. C'est un homme du monde, il s'est illustré au service ; il est âgé, il a été marié ; il a une fille et deux fils qu'il aime et dont il est chéri. Il a de la naissance, des lumières, de l'esprit, de la gaieté, du goût pour les beaux-arts, et surtout de l'originalité. On m'a fait l'éloge de sa sensibilité, de son honneur et de sa probité ; et j'ai jugé par le vif intérêt qu'il a pris à mon affaire, et par tout ce qu'on m'en a dit, que je ne m'étais point compromise en m'adressant à lui ; mais il n'est pas à présumer qu'il se détermine à changer mon sort sans savoir qui je suis ; et c'est ce motif qui me résout à vaincre mon amour-propre et ma répugnance, en entreprenant ces mémoires où je peins une partie de mes malheurs, sans talent et sans art, avec la naïveté d'un enfant de mon âge et la franchise de mon caractère. Comme mon protecteur pourrait exiger ou que peut-être la fantaisie me prendrait de les achever, dans un temps où des faits éloignés auraient cessé d'être présents à ma mémoire, j'ai pensé que l'abrégé qui les termine et la profonde impression qui m'en restera tant que je vivrai, suffiraient pour me les rappeler avec exactitude.

Mon père était avocat ; il avait épousé ma mère

dans un âge assez avancé. Il en eut trois filles. Il avait plus de fortune qu'il n'en fallait pour les établir solidement. Mais pour cela, il fallait au moins que sa tendresse fût également partagée, et il s'en manque bien que j'en puisse faire cet éloge. Certainement je valais mieux que mes sœurs, pour les agréments de l'esprit et de la figure, le caractère et les talents ; et il semblait que mes parents en fussent affligés. Ce que la nature et l'application m'avaient accordé d'avantages sur elles devenant pour moi une source de chagrins ; afin d'être aimée, chérie, fêtée, excusée toujours comme elles l'étaient ; dès mes plus jeunes ans, j'ai désiré de leur ressembler. S'il arrivait qu'on dît à ma mère : « Vous avez des enfants charmants », jamais cela ne s'entendait de moi. J'étais quelquefois bien vengée de cette injustice ; mais les louanges que j'avais reçues me coûtaient si cher quand nous étions seuls, que j'aurais autant aimé de l'indifférence ou même des injures. Plus les étrangers m'avaient marqué de prédilection, plus on avait d'humeur lorsqu'ils étaient sortis. Ô combien j'ai pleuré de fois de n'être pas née laide, bête, sottre, orgueilleuse, en un mot avec tous les travers qui leur réussissaient auprès de nos parents. Souvent je me suis demandé d'où venait cette bizarrerie, dans un père, une mère, d'ailleurs honnêtes, justes et pieux ; vous l'avouerez-je, monsieur ? quelques discours échappés à mon père dans sa colère, car il était violent ; quelques circonstances rassemblées à différents intervalles, des mots de voisins, des propos de valets, m'en ont fait soupçonner une raison qui les excuserait un peu. Peut-être mon père avait-il quelque incertitude sur ma naissance. Peut-être rappelais-je à ma mère une faute qu'elle avait commise, et l'ingratitude d'un homme qu'elle avait trop écouté ; que sais-je ? Mais quand ces soupçons

seraient mal fondés, que risquerais-je à vous les confier ? Vous brûlerez cet écrit, et je vous promets de brûler vos réponses. Comme nous étions venues au monde à peu de distance les unes des autres, nous devînmes grandes toutes les trois ensemble. Il se présenta des partis. Ma sœur aînée fut recherchée par un jeune homme charmant. Il était très bien de figure et il avait beaucoup plus de sens que son âge n'en promettait. Je m'aperçus qu'il me distinguait et qu'elle ne serait incessamment que le prétexte de ses assiduités. Je pressentis tout ce que ces attentions pouvaient m'attirer de chagrins, et j'en avertis ma mère. C'est peut-être la seule chose que j'aie faite en ma vie qui lui ait été agréable, et voici comment j'en fus récompensée. Quatre jours après, ou du moins à peu de jours, on me dit qu'on avait arrêté ma place dans un couvent, et dès le lendemain j'y fus conduite. J'étais si mal à la maison, que cet événement ne m'affligea point, et j'allai à Sainte-Marie, c'est mon premier couvent, avec beaucoup de gaieté. Cependant l'amant de ma sœur ne me voyant plus, m'oublia et devint son époux. Il s'appelle M.K... Il est notaire, et demeure à Corbeil, où il fait un assez mauvais ménage. Ma seconde sœur fut accordée à un M. Bauchon, marchand de soieries à Paris, rue Quincampoix, et vit assez bien avec lui.

Mes deux sœurs établies, je crus qu'on penserait à moi, et que je ne tarderai pas à sortir du couvent. J'avais alors seize ans et demi. On avait fait des dots considérables à mes sœurs ; je me promettais un sort égal au leur, et ma tête s'était remplie de projets séduisants, lorsqu'on me fit demander au parloir. C'était le père Séraphin, directeur de ma mère. Il avait été aussi le mien ; ainsi il n'eut pas d'embarras à m'expliquer le motif de sa visite. Il s'agissait de m'engager à prendre l'habit. Je me

récriai sur cette étrange proposition, et je lui déclarai nettement que je ne me sentais aucun goût pour l'état religieux. « Tant pis, me dit-il, car vos parents se sont dépouillés pour vos sœurs, et je ne vois plus ce qu'ils pourraient pour vous dans la situation étroite où ils se sont réduits. Réfléchissez-y, mademoiselle. Il faut ou entrer pour toujours dans cette maison, ou s'en aller dans quelque couvent de province où l'on vous recevra pour une modique pension, et d'où vous ne sortirez qu'à la mort de vos parents qui peut se faire attendre longtemps... » Je me plaignis avec amertume, et je versai un torrent de larmes. La supérieure était prévenue, elle m'attendait au retour du parloir. J'étais dans un désordre qui ne se peut expliquer. Elle me dit : « Et qu'avez-vous, ma chère enfant ? (Elle savait mieux que moi ce que j'avais.) Comme vous voilà ! Mais on n'a jamais vu un désespoir pareil au vôtre. Vous me faites trembler. Est-ce que vous avez perdu monsieur votre père ou madame votre mère ? » Je pensai lui répondre, en me jetant entre ses bras : « Eh ! plutôt à Dieu !... » je me contentai de m'écrier : « Hélas ! je n'ai ni père ni mère ; je suis une malheureuse qu'on déteste et qu'on veut enterrer ici toute vive. » Elle laissa passer le torrent. Elle attendit le moment de la tranquillité. Je lui expliquai plus clairement ce qu'on venait de m'annoncer. Elle parut avoir pitié de moi. Elle me plaignit. Elle m'encouragea à ne point embrasser un état pour lequel je n'avais aucun goût. Elle me promit de prier, de remontrer, de solliciter. Oh ! monsieur, combien ces supérieures de couvent sont artificieuses ! vous n'en avez point d'idée. Elle écrivit en effet. Elle n'ignorait pas les réponses qu'on lui ferait. Elle me les communiqua et ce n'est qu'après bien du temps que j'ai appris à douter de sa bonne foi. Cependant le terme qu'on avait mis à ma réso-